

## ENFANTS ET JEUNES DE LA RUE : LES PROCESSUS DE L'EXCLUSION<sup>1</sup>

par

Yves MARGUERAT<sup>2</sup>

Fonds Documentaire IRD

Cote : B \* 22047 Ex : 7

Très généralement, il y a, au coeur du problème de tout enfant en grande difficulté sociale (notion volontairement floue pour être aussi extensive que possible), la question de ses relations avec sa famille, et d'abord avec le couple de ses parents. C'est ainsi que l'enfant marginalisé, l'enfant (ou le jeune) que l'on voit traîner dans les espaces publics alors que sa place serait normalement dans une salle de classe ou dans la chaleur de son foyer, a pu avoir été rejeté sur les franges de la vie sociale **avec, sans ou par** sa famille : trois situations qui correspondent à trois types d'histoire bien distincts, dont les conséquences seront très différentes, et les remèdes à apporter non moins spécifiques.

**1 - La marginalisation avec la famille** est certainement de loin le cas le plus fréquent dans le monde. C'est l'effet de la grande pauvreté, ancienne ou nouvelle, qui refoule vers les activités les moins rémunératrices et les habitats les moins acceptables une frange de la population urbaine plus ou moins importante - parfois même majoritaire (il est fréquent, dans les pays économiquement les moins avancés, que ce qui devrait être la norme soit en fait l'exception). Les catastrophes naturelles, les guerres et surtout le "développement du sous-développement" chassent vers les villes une masse de ruraux dépourvus des avoirs et des savoirs indispensables pour s'insérer correctement dans la jungle du milieu citadin. Entassés dans les bidonvilles des périphéries ou dans les poches de ghettos des vieux quartiers, voire à même les trottoirs du centre-ville, ou encore sur les grands dépotoirs d'ordures, vivent de nombreux adultes, organisés en couples stables ou non, qui sont incapables de trouver pour leurs enfants le minimum de ressources indispensables pour les éduquer, les scolariser, les soigner... (ce qui ne veut pas dire que l'affection parentale fasse défaut).

Les enfants sont donc obligés -parfois extrêmement jeunes : dès 5 ou 6 ans- d'aller compléter par eux-mêmes les revenus insuffisants de leurs parents, afin de soulager ceux-ci, voire les suppléer : de nombreux enfants se retrouvent ainsi très jeunes soutiens de famille, surtout quand celle-ci se réduit à une mère seule, (sur-)chargée de petits frères et soeurs... En Asie et en Amérique Latine, de nombreux enfants sont obligés de travailler dans les usines ou les mines, contre un salaire infime (si ce n'est gratuitement, en remboursement d'une dette plus ou moins fictive de leurs parents). En Afrique Noire, ce type d'exploitation de type capitaliste est encore exceptionnel<sup>3</sup> : on se contente des "petits métiers", certains exigeant un minimum de capital initial, comme la vente à la sauvette ou le cirage des chaussures, d'autres non, comme la mendicité, la garde des voitures ou la prostitution (celle-ci est particulièrement facile quand il y a de véritables dynasties de filles-mères prostituées, dont les générations ne sont espacées que de 15 ans). L'enfant est donc dans la rue pour y trouver de quoi vivre, avec l'accord -ou sur l'ordre- des siens. Habituellement, il retourne les rejoindre le soir (fût-ce fort tard), ou du moins la plupart du temps, un mode de vie qui n'est naturellement pas sans risques pour lui.

<sup>1</sup> Exposé présenté à la séance introductive du Forum d'Agen (25-27 octobre 1995), consacré aux enfants de la rue dans le monde.

<sup>2</sup> Secrétaire général de Marjuvia.

<sup>3</sup> Mais il subsiste bien des formes d'exploitation "traditionnelle" : esclavage (*de jure* ou *de facto*), dépendances diverses...



C'est ce que l'on a convenu, depuis le Forum de Grand-Bassam (Côte d'Ivoire) en 1985, d'appeler les *enfants dans la rue*. Ceux-ci ne peuvent avoir accès aux services sociaux normaux : l'école, l'apprentissage, le centre de soins ou de sports ; mais ils ne souffrent en général pas des perturbations du caractère qu'engendre le rejet par les parents, c'est-à-dire la carence affective. Cependant, le glissement est facile vers des catégories plus marginalisées : il est bien tentant, quand on a gagné quelque argent dans la journée, de ne pas rentrer pour le partager avec les siens, de le garder pour soi et de céder aux innombrables tentations que l'on côtoie dans la rue : partir à l'aventure avec de jeunes touristes, voler, s'offrir une prostituée (très jeune ou très vieille), ou essayer la drogue, que l'on trouve maintenant un peu partout à la portée de toutes les bourses.

Ce sont naturellement les plus grands qui sont les plus tentés par cette autonomisation, première étape d'une dérive si naturelle hors des normes de la société que l'on se demande s'ils n'y sont pas tous condamnés.

A cette marginalisation dont les causes sont essentiellement économiques, une réponse du même ordre suffit en général : trouver aux parents des activités génératrices de revenus, ce qui leur permettra d'offrir à leurs enfants un toit décent, une scolarisation, une formation professionnelle... ou trouver de l'argent par une assistance extérieure. Mais il est évident que celle-ci ne sera jamais suffisante : on voit donc se mettre en place, de-ci de-là, des opérations de prise en charge des jeunes par eux-mêmes, qui imaginent diverses formules d'organisations productives, comme le nettoyage des quartiers ou la mise en place de jardins maraîchers...

**2 - La marginalisation sans la famille** touche les victimes des catastrophes, naturelles ou humaines, qui ont pour effet de disloquer les structures familiales, tuant ou dispersant les adultes, projetant parfois incroyablement loin les enfants survivants, dont certains ont pu être recrutés comme soldats (voire bourreaux), ou comme esclaves. La ville, surtout la très grande ville, est le débouché naturel de leur fuite.

On peut classer dans cette catégorie un phénomène de plus en plus visible dans les villes des pays musulmans d'Afrique occidentale : les *talibé*, les élèves de l'école coranique, auxquels la tradition prescrit de demander l'aumône pour apprendre l'humilité et permettre aux adultes pieux de s'acquitter de leur devoir de générosité. Sûrs de bien faire, les parents confient corps et âme leur fils à un "marabout", c'est-à-dire lui abandonnent la totalité des droits et des devoirs de son éducation, y compris toute la charge de sa subsistance. Autrefois, dans les villages, le maître et ses disciples, structurés selon leur ancienneté, formaient une communauté à peu près autonome, où les travaux des champs alternaient avec le temps consacré à l'étude. En milieu urbain, de plus en plus, mendier (ou voler) pour rapporter l'argent qu'exige le marabout devient l'activité dominante, voire unique du *talibé* : on aboutit à une situation de simple racket, qu'aucune autorité civile ou religieuse ne peut contrôler. Naturellement, bien des *talibé* excessivement exploités et maltraités finissent par s'enfuir et dérivent inmanquablement vers la marginalité et la délinquance authentiques.

les "petites bonnes", jeunes villageoises (souvent à peine 8 ou 10 ans) surexploitées dans les familles urbaines où elles servent en échange d'une hypothétique initiation à la vie citadine, sont aujourd'hui un phénomène massif dans les villes africaines. Cachées au plus intime des foyers, elles ne sont pas à proprement dire marginalisées (bien que l'accès à l'école leur soit encore plus difficile qu'aux autres petites filles). Mais il est fréquent que, recrues de privations et de sévices, elles volent et fuguent. Comme elles ne sont pas du tout habituées à ce genre de pratiques, elles se font facilement arrêter et fournissent donc une proportion très importante de ce que les statistiques judiciaires cataloguent comme "délinquance juvénile féminine".

Quand il est possible de retrouver à ces enfants abandonnés malgré eux une brîbe de parenté, il est en général assez facile de recoller les morceaux. Pour ces "sans-famille", comme dans le fameux roman larmoyant du XIX<sup>e</sup> siècle, retrouver les leurs est le voeu le plus cher. Mais on n'a pas toujours la chance de pouvoir l'exaucer.

**3 - La marginalisation par la famille** provoque en général les situations les plus difficiles humainement, car c'est parmi ces enfants rejetés par les leurs que se rencontrent les

troubles du comportement les plus graves, et que la "récupération" est la plus aléatoire. Hormis le cas -qui n'est pas rare, notamment en milieu fortuné- des jeunes qui ont commencé à se droguer chez eux et que la famille exaspérée finit par mettre à la porte, l'initiative objective de la rupture ne vient jamais de l'enfant. La cause majeure de la crise est habituellement l'éclatement de la cellule parentale, par la mort ou, de plus en plus souvent, par le divorce (à condition que le couple ait jamais existé : toujours dure est la condition des enfants nés de brèves passades, tarifées ou non). Ce qui est en cause n'est pas tant la "monoparentalité" (bien que celle-ci représente souvent, surtout pour les femmes chefs de famille, un risque de pauvreté aggravée), que la recomposition des ménages, entraînant l'enfant à cohabiter avec le second mari de la mère ou la seconde femme du père : on sait quelle est, dans la littérature de tous les pays, la réputation de la "marâtre", et le beau-père peut être fort dangereux pour une petite fille. Le conflit que vit l'enfant peut s'envenimer au point qu'il préférera fuir dans la rue (ou dans la drogue, ce qui revient rapidement au même) son enfer domestique, ou bien son comportement deviendra si insupportable (forme classique d'appel au secours) qu'on le chassera. C'est là un phénomène banal, mais qui ne peut qu'exploser quantitativement avec l'urbanisation galopante et les nouvelles conditions de vie en ville, qui ne cessent de restreindre la taille des unités domestiques et de fragiliser les ménages.

Des réminiscences des croyances traditionnelles peuvent aussi projeter sur l'enfant, voire sur le nouveau-né, de graves accusations de sorcellerie (en particulier si la mère meurt en couche : dans certaines sociétés, le bébé sera accusé de l'avoir tuée), qui entraîneront son expulsion hors du milieu familial. De nos jours, il semble que les orphelins du Sida soient fréquemment traités en pestiférés, rejetés avec horreur comme s'ils avaient une part à la "souillure" terrifiante dont sont morts leurs parents. Tout cela ne donne évidemment pas de très bons départs dans la vie...

Mais, que l'enfant ait pris l'initiative de sa fuite ou qu'on l'ait expulsé, le résultat est le même : à l'origine, une situation de carence affective, qui aboutit à une situation de rupture avec les adultes. Le sentiment de révolte que celle-ci génère en général peut être extrêmement puissant, avec de grands risques de dérapage vers les comportements les plus asociaux. C'est en général cela, le problème des vrais *enfants de la rue*, ceux qui n'ont aucun foyer où revenir, qui passent jour et nuit dans les espaces publics, qui échappent à tout contrôle, à toute relation affective et, naturellement, éducative avec les adultes.

Ce sont -de loin- les moins nombreux des enfants que l'on voit dans les rues des villes du monde. Mais ce sont ceux qui souffrent le plus, ceux qui sont, moralement et physiquement, le plus en danger et aussi -vraisemblablement- ceux qui sont potentiellement les plus dangereux pour la société, tant sont grands les risques de glissade vers la délinquance et la criminalité.

Face à de telles situations, il appartient aux adultes de réagir par autre chose que la condamnation et la répression. A la carence affective, il faut répondre par une offre d'amour désintéressée, personnalisée, adaptée à chaque cas. Ici, il n'est plus seulement question de soutien matériel : il faut un engagement personnel de l'adulte pour renouer le lien avec l'enfant en rupture. C'est-à-dire qu'il faut, là plus que jamais, savoir adapter soigneusement son action à la réalité sur laquelle on veut intervenir : rien n'est plus inefficace que les idées préconçues et les formules prétendues passe-partout.